

## Des liaisons dangereuses

*Peut-on appliquer la littérature à la psychanalyse?* de Pierre Bayard, Minuit, 175 p.

Michel Peterson

---

Numéro 199, novembre–décembre 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18966ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Peterson, M. (2004). Des liaisons dangereuses / *Peut-on appliquer la littérature à la psychanalyse?* de Pierre Bayard, Minuit, 175 p. *Spirale*, (199), 56–57.

## DES LIAISONS DANGEREUSES

PEUT-ON APPLIQUER LA LITTÉRATURE À LA PSYCHANALYSE ? de Pierre Bayard

Minuit, 175 p.

Voilà quelque temps déjà, une psychologue et psychanalyste à qui j'avais recommandé la lecture de *Bible des derniers gestes*, de Patrick Chamoiseau, après en avoir traversé une centaine de pages, prit la peine de m'adresser un courriel contenant ce commentaire précieux et ridicule : « *Envoûtant...* » Elle n'avait certes pas tort ; sans doute avait-elle vu le souffle épique du roman du Martiniquais. À lire cette glose, je fus cependant frappé par son inanité sonore, d'autant plus que ladite oreille, d'un ton grand seigneur, ne ratait pas une occasion de se distinguer socialement en marquant bien qu'elle naviguait habilement entre les écueils lacaniens, alors qu'elle n'avait pas encore traversé plusieurs des textes majeurs des *Écrits*. On dira que ce n'est là qu'un cas d'espèce.

Et pourtant, je puis assurer que la suffisance de plusieurs disciples de l'inconscient n'a d'égale que leur muflerie à l'égard de la littérature, un mode de savoir dont ils estiment connaître les arcanes beaucoup mieux que leurs créateurs — qui créeraient évidemment *sans le savoir, sans leur (re) savoir*. Mais quand les « littéraires » s'escriment à appliquer les outils psychanalytiques à la littérature, le résultat est généralement tout aussi affligeant. S'inspirer de la méthode freudienne de déchiffrement ou de l'attention aiguë au signifiant devrait permettre de laisser parler le texte plutôt que de le fermer par l'application obtuse d'une approche, surtout quand on n'a pas l'expérience vivante de l'analyse, ce qui est trop souvent le cas.

En fait, entre la littérature et la psychanalyse, les relations, palpables, s'avèrent labiles, ardues à délimiter, périlleuses. Le critique argentin et professeur de littérature Nicolás Rosa, créateur d'une théorie plurioculaire de la lecture (*El arte del olvido*, Puntosur, 1990) prenant en compte, outre le sujet-lecteur comme sujet idéologique, les points aveugles de l'Histoire, du désir et du silence, posait quant à lui que la relation entre la chose littéraire et l'objet psychanalytique en est une de perfusion et non d'articulation, contrairement à ce que soutenait Mario Lavagetto dans son *Freud à l'épreuve de la littérature* (Seuil, 2002), dans lequel il insiste sur l'analogie capitale entre le texte et le rêve, celui-ci se donnant comme modèle de celui-là. Au lieu de chercher à établir entre ces deux champs des frontières, il s'agirait alors de laisser se dessiner des bordures, voire des taches d'encre. En tant que fiction théorique, ainsi que le rappelle Rosa, la psychanalyse n'a-t-elle pas trouvé une partie de sa preuve interne dans la littérature ou mieux, dans l'écriture,

celle-ci référant à une production spécifique sur la base de motions pulsionnelles et celle-là à la catégorisation sociale de cette production ?

Également professeur de littérature (à Paris VIII), Pierre Bayard travaille de son côté depuis plusieurs années à inventer une méthode de lecture peu commune, inconnue, sans adepte, impossible à pratiquer, et qui consiste à « *appliquer la littérature à la psychanalyse* ». L'art de Rosa s'inspirait du baroque borgésien ; celui de Bayard, hautement humoristique, puise à la comédie et fait opérer une ironie tranchante qui n'est pas sans rappeler Calvino. Depuis sa première étude (*Le Paradoxe du menteur*, 1993), consacrée aux *Liaisons dangereuses*, Bayard développe une stratégie de combat contre la violence interprétative (particulièrement celle exercée par la psychanalyse), contre le « *monophonie théorique* » qui tait les œuvres. Résultat : une thèse selon laquelle la littérature n'offre pas tant des théories qu'une « *activité de préthéorisation* ». Les liaisons sont en effet des plus dangereuses, la comparaison de cette distinction appelant par exemple trop facilement les processus primaires et les processus secondaires ou encore le contenu latent et le contenu manifeste. Comme quoi il n'est pas si simple d'éviter de ne pas donner présence à la théorie de départ sur celle qui peut se dégager du texte.

## La chance du don

Nous sommes donc d'emblée face à un piège amusant : ce n'est pas parce que le texte littéraire ne produit pas de théories en bonne et due forme, qu'il ne déploie que des fragments théoriques ou qu'une activité préthéorique, que la tâche du critique-lecteur serait de réunir et de forcer des données pour leur donner consistance et stabilité. Au contraire, une lecture flottante, laissant se jouer le jeu de la différance, permet d'être disponible aux éléments épars de configurations énonciatives sans cesse en mouvement, en déplacement, en condensation, et qui font que certaines œuvres s'offrent comme des artefacts mettant en scène des représentations des réalités psychiques ne pouvant pas toujours, loin s'en faut, être extraits de l'utérus du sens par les forceps d'un lecteur-psychanalyste. Que lesdites configurations soient explicites ou implicites, qu'on se rue sur le signifiant ne change rien à l'affaire, étant entendu que l'essentiel est ici de remettre en question l'acte de lecture, d'interroger l'idée même d'interprétation pour en venir à mettre de l'avant moins le sens inconscient des

œuvres que leur pensée virtuelle, celle-ci devant être laissée ouverte par le critique. Bref, l'imprécision théorique de la littérature risque, si on accueille cette dernière pour ce qu'elle est, inachevable, polyphonique, d'obliger à une éthique de la lecture, éthique de la méditation, du don qu'elle donne sans regarder.

Or, que donne la littérature, aux yeux de Bayard ? La chance du don. Ces potentialités théoriques, ces fenêtres sur des modes d'appréhension de l'existence souvent inaperçus par la théorie psychanalytique — mais vécus dans l'analyse —, sans doute vaut-il mieux les décoder en les laissant paradoxalement tranquilles, en préservant leur secret de toute façon indéchiffrable. En tant que rigoureux système de lecture, la psychanalyse n'énonce pas plus la vérité ultime du texte et du sujet scripteur que n'importe quel autre système et ce, malgré certains lacaniens orthodoxes qui poussent la foi jusqu'à croire que les lectures, proposées par le maître, de Sophocle, Racine, Sade, Joyce, Claudel, Duras, Genet et quelques autres, généralement éblouissantes, relevant quelquefois de la véritable prestidigitation, révèlent, et c'est heureux (pour autant qu'on y soit attentif), au moins autant son désir que celui, prétendu, de l'auteur.

Bref, la cause devrait être entendue : « *Le fait de percevoir l'œuvre à travers un système constitué, quel que soit l'intérêt de ce système a pour conséquence de négliger ce qu'elle pourrait apporter d'original à la réflexion sur le psychisme et donc de ne pas lui accorder toute l'attention qu'elle mérite.* » Toutefois, ce qui paraît lapalissade demeure sujet à caution dans les milieux psys, voire parfois chez les théoriciens de la littérature fanas (je pense surtout à ceux qui défendent un système interprétatif plutôt que d'être à l'écoute des œuvres), puisqu'il en résulte que le psychanalyste et le lecteur professionnel devraient opter pour la littérature appliquée, hors norme, en extension, c'est-à-dire admettre, comme le soutient à juste titre Bayard, que les propositions des écrivains au sujet des réalités psychiques sont aussi valables que les leurs (l'œdipe, la castration, la scène primitive, la pulsion de mort, etc.), en tout cas « *les prendre au sérieux, en ne les situant pas à toute force dans une progression et en acceptant l'idée qu'ils ne sont pas nécessairement inférieurs en justesse ou en beauté à ceux que vont élaborer [...] les théoriciens du psychisme.* »

Ce n'est pas demain la veille, surtout chez moult savants analystes, qui persistent à s'appuyer sur la notion freudienne de savoir

endopsychique pour trouver confirmation dans les œuvres de leur propre savoir, comme on le constate, de souligner Bayard, à consulter la célèbre étude consacrée à la *Gradiva* de Jensen. L'enjeu est de taille puisque c'est la capacité d'invention de la littérature qui s'avère épuisée si l'on adopte un système interprétatif déniait le fait qu'un objet critique soit élaboré dans le processus de lecture. L'autoritarisme d'une telle posture, dénoncée par le critique, laisse songeur : « *Ce que sait la littérature, c'est la psychanalyse à venir.* » Or, Bayard n'est pas si naïf : il ne s'agit pas de contester la validité des lectures psychanalytiques — pas plus que des lectures religieuses ou marxistes —, ni leur fondement finaliste (n'envisageant même pas qu'on ne puisse retrouver dans un texte les preuves du postulat de départ), mais bien d'insister sur cette évidence : la théorie n'est pas simplement déposée dans les œuvres, elle résulte d'une construction, d'autres étant toujours possibles, ce que démontre la reprise de leur lecture au fil des époques.

Dans cet horizon, la question devient moins de repérer et de réitérer ce que nous savons déjà, que de nous demander ce qu'une œuvre « *est à même de nous apporter d'original dans le champ de la psychologie* ». D'accord. Mais on se demande aussitôt pourquoi Bayard passe de la psychanalyse à la psychologie sans faire la moindre distinction entre les deux champs alors qu'il y a là une incommensurabilité épistémologique. Dégager de la littérature de l'Antiquité des modèles psychiques qui mettent en scène ce qu'on appellera l'inconscient est une chose; dire d'Achille et d'Agamemnon, aux prises avec des forces qui les dépassent infiniment, qu'ils « *s'ouvrent à une analyse psychologique susceptible d'éclairer les profondeurs de leurs actions* » en est une autre, radicalement différente. Sur ce point, Bayard omet malheureusement de s'expliquer. Je retiens toutefois que ce qui l'intéresse est de poser à l'œuvre la question de ce qu'elle contient, original ou non, plutôt que de la scruter pour dégager son sens inconscient. Un peu comme si Lear et Macbeth exigeaient d'André Green qu'ils les laissent enfin parler sans leur prêter d'avance à chacun un œil en trop.

Évidemment, Bayard est conscient que la limite entre une démarche laissant vibrer l'œuvre et une autre appliquant la psychanalyse à la littérature n'est pas si fixe qu'on pourrait le souhaiter. L'aspect essentiel de la réflexion me paraît le suivant : par son métier, un écrivain ne peut pas ne pas avoir réfléchi sur « *la mémoire, le deuil et le désir, ainsi que sur l'ensemble de ses relations avec les autres* » et ne pas en proposer « *quelques formulations organisées* ». C'est à elles que veut rester sensible



Patrice Duchesne, *Autoportrait la bouche pleine II*, 2004, crayon encre, carbone, plastique, acrylique et vernis sur papier Fabriano, 35 × 25 cm. Photo : Alain Dumas

Bayard, quitte à se cogner à l'impénétrable, à l'informulé, à l'incompréhensible, à tout ce qui n'est pas élaboré *a priori* par le lecteur. Sinon, à quoi serviraient l'enseignement de la littérature et la critique littéraire? Que Bayard s'attarde à des œuvres antérieures, contemporaines ou postérieures à Freud, ce sont toujours les déplacements de nos représentations du psychisme proposés par l'auteur étudié qui sont ici au centre de l'attention. Car la littérature invente des modèles, c'est-à-dire « *des formes exemplaires, susceptibles, par leur fécondité et leur généralité, de fournir une lisibilité supplémentaire à une multitude de cas cliniques ou, plus simplement, de situations de vie, et d'en faire avancer la compréhension, voire de créer ces cas ou ces situations en les donnant à lire là où ils n'apparaissent pas* ». Pour ce faire, elle peut par exemple inventer des noms, ce qu'elle sait produire à merveille, comme en témoi-

gnent des siècles de fictions portées par l'amour, le désir, la vie et la mort.

Ira-t-on jusqu'à poser avec Nathalie Sarraute qu'au fond, « *la psychanalyse n'a pas d'intérêt pour la littérature* »? Sans doute est-il périlleux de généraliser à ce point et de reproduire de cette manière le geste de la psychanalyse à l'endroit de la littérature. En revanche, peut-être peut-on souhaiter que les psychanalystes s'adressent à la littérature en demeurant attentifs à la lettre justement, à la singularité de chaque écriture, aux tropismes et potentialités théoriques dont ils n'ont souvent même pas idée — quand ils ne les méprisent pas, tout simplement, sans doute parce qu'ils redoutent le « *mouvement de déthéorisation* », de contestation des édifices théoriques de la psychanalyse. Laisser parler un texte, c'est cesser de l'interpréter.

MICHEL PETERSON